

L'étrange cohérence de Morris Panych

Stéphane Demers

Number 149 (4), 2013

Mémoires en jeu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70911ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Demers, S. (2013). L'étrange cohérence de Morris Panych. *Jeu*, (149), 117–123.

profil

STÉPHANE
DEMERS

L'ÉTRANGE COHÉRENCE DE MORRIS PANYCH

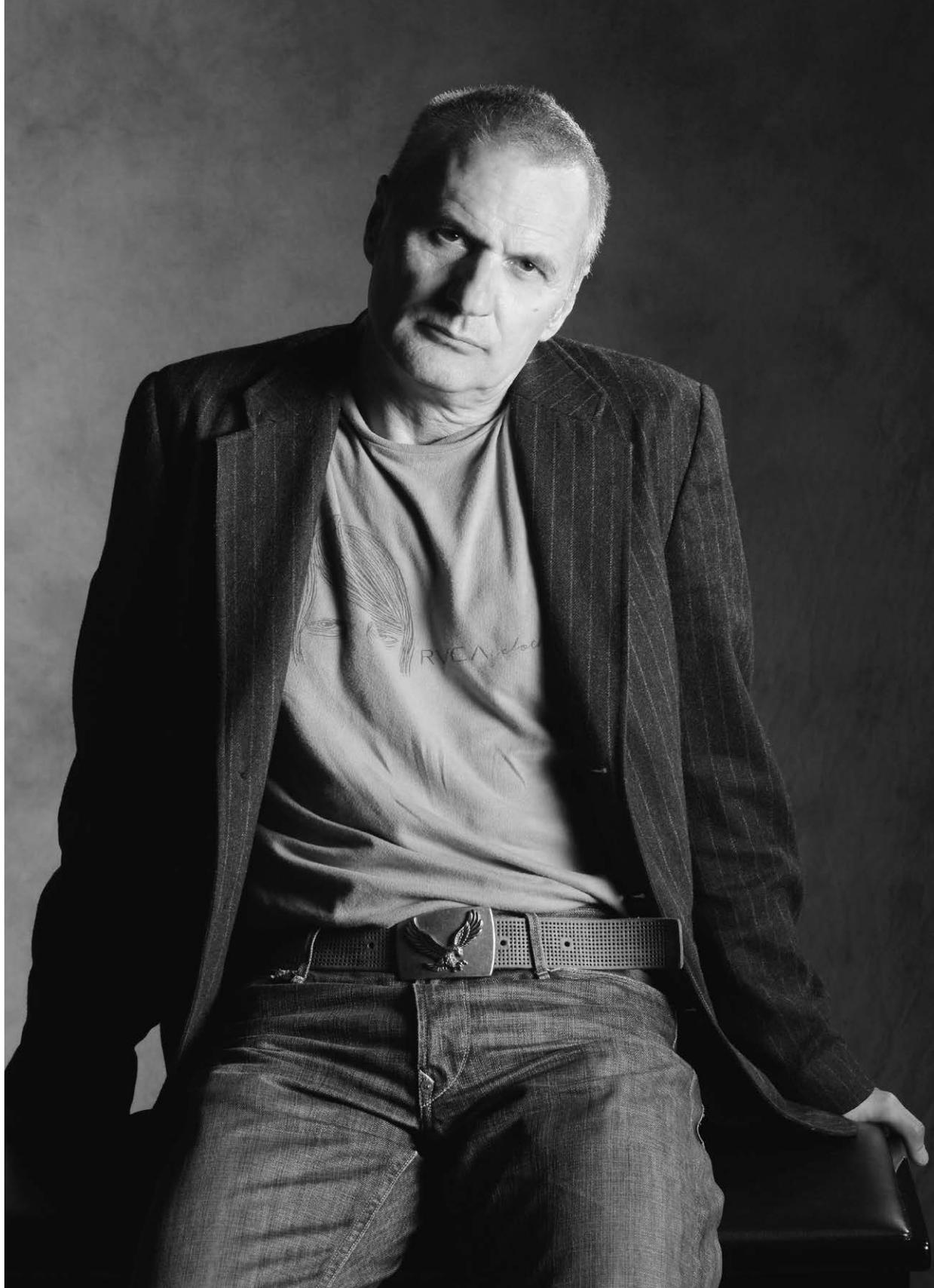
J'ai fait la rencontre de l'homme de théâtre Morris Panych il y a maintenant une dizaine d'années. Je crois que c'était à Vancouver à l'occasion d'une tournée de la pièce *Antartikos* avec le Théâtre de la Manufacture. Nous avions un ami commun, Vincent Gale, comédien comme nous, qui avait fait les présentations. Je ne connaissais rien de l'œuvre de Morris à l'époque, mais je savais d'instinct que cette rencontre allait être déterminante. En 2005, Vincent Gale, qui se prépare à jouer Vladimir dans *Waiting for Godot* sous la direction de Morris, se cherche un Gogo hors norme et avance mon nom pour le rôle. Je me joins donc à l'aventure au printemps 2006. Découvrir l'artiste qu'est Morris, en explorant l'œuvre de Beckett, fut une expérience extraordinaire. Sa proposition de mise en scène était unique, délirante et exigeante et, pour un créateur comme moi habitué aux œuvres étranges chez Momentum, absolument réjouissante.

Parallèlement à notre travail sur *Godot*, nous nous sommes mis à échanger sur le théâtre, la création, l'art en général. Nous discutons de la difficulté qu'il y a de provoquer des rencontres entre créateurs de langues différentes au Canada, et Morris prenait comme exemple le fait que certaines de ses

pièces avaient été produites dans de nombreux pays avec beaucoup de succès, mais jamais au Québec ! En effet, il est un peu le Michel Marc Bouchard du Canada anglais : il a écrit une vingtaine de pièces, est joué un peu partout dans le monde, mais, dans son cas, n'avait jamais été créé ici en français (c'était avant la production du Rideau Vert de *Vigile*, à l'hiver 2012).

Au fait de mon appartenance à Momentum, Morris me proposa de lire son théâtre et de choisir quelle pièce me semblerait la plus à même de le présenter aux Québécois. À la fin d'une répétition, il m'apporte donc une dizaine de ses œuvres, et me donne carte blanche absolue, tant pour le choix que pour la mise en scène. *Go on my son !* Il faut savoir que Morris est aussi un des très grands metteurs en scène canadiens, passant du théâtre à l'opéra avec un égal bonheur, et qu'il a créé lui-même une grande partie de ses textes, avec beaucoup de succès. Aucune pression.

Je me régale. Son théâtre est à son image : brillant, sarcastique, écrit dans une langue riche, hyperétudiée et pourtant absolument vivante, une langue qui est faite pour



être jouée, dite, entendue, et qui se tient en équilibre constant entre le cérébral et l'action, le *slapstick* et l'existentialisme. Eh oui, que ça ! La beauté de lire l'œuvre d'un auteur dans sa quasi-entièreté, et dans une période de temps limitée, est que, de cette intense plongée, l'essentiel remonte clairement à la surface. La (non-)pertinence de Dieu, la futilité de l'expérience humaine, la vieillesse vue comme une condamnation à une horrible et inéluctable déchéance, l'Être en dehors de son élément, tel un poisson hors de son aquarium – l'insatisfaction comme dénominateur commun. Panych parle de « l'enfermement humain » lorsqu'il évoque son théâtre : « Le contrôle et l'influence que nous avons sur notre existence sont ultimement limités, nous sommes victimes d'un horrible piège cosmique, et c'est à l'intérieur de ces limites que nous avons à trouver le sens de ce que nous sommes. »

De sa pièce phare, *7 Stories*, aux plus récentes, en passant par ses partitions plus expérimentales, j'ai à peu près tout lu, me gorgeant de sa compassion ironique pour les pauvres *bébittes* que nous sommes. Mais de toutes ses œuvres, une m'appartenait. J'ai eu le choc en lisant *The Dishwashers*. J'y retrouvais le regard caustique, impitoyable de Morris, mais aussi une grande humanité, une tendresse étrange et un humour dévastateur. Je me suis alors mis à fantasmer sur ce monde d'hommes luttant contre la machine, sur la possibilité que j'aurais de continuer le travail d'exploration de thèmes qui me sont chers – lutte des classes, lien dominant-dominé, identité intimement liée à la condition de travailleur –, mais aussi le défi que serait pour moi d'adapter en français la pièce d'un auteur canadien-anglais.

Ma dernière mise en scène pour Momentum remontait à 1999, dans la série des *XII Messes pour le début de la fin des temps*. *The International Montreal Sus-Aux-Pauvres Rally*, dont j'avais aussi écrit le texte, a été joué à guichet fermé, dans un autobus entre Westmount et Saint-Henri avec, si mes souvenirs sont bons, un certain retentissement. Je ne pensais pas attendre dix ans pour me remettre en selle ! J'imagine que j'avais besoin de trouver une matière qui me provoquerait suffisamment... *The Dishwashers*. Je savais que j'avais là la matière provocante tant désirée !

Commence alors le travail d'adaptation de la pièce. Au-delà de la simple traduction – il faut trouver, bien sûr, les mots qui peuvent rendre la subtilité des divers niveaux de langue qu'utilise Morris Panych, ce qui est loin d'être évident, ses personnages naviguant souvent entre le châtié et le vernaculaire, de façon très subtile, parfois même à l'intérieur d'une même réplique – le rythme particulier de son écriture, avec ses ruptures à la Mamet laissant soudainement la place à de longues envolées lyriques,

représentait aussi un défi remarquable. Voilà qui explique les cinq années qui se sont écoulées entre ma première pelletée de mots et la version finale.

Très tôt dans le travail d'adaptation, deux acteurs se sont mis à faire vivre les protagonistes de la pièce dans ma tête, deux camarades de Momentum dont la complicité, qui est évidente pour qui les a vus travailler ensemble, a rarement été exploitée : François Papineau et Stéphane Crête. Leur présence était à ce point primordiale pour moi qu'à la suite de problèmes de disponibilités et de conflits d'horaire insurmontables, Momentum a décidé de reporter de deux ans la création des *Dishwashers*. Six années auront donc été nécessaires pour mener la chose à terme, ce qui m'aura donné l'occasion entre-temps de travailler avec bonheur avec Jacques L'Heureux et Benoît Drouin-Germain, et de les inviter à venir laver la vaisselle avec nous.

Je désirais reprendre le flambeau de l'exploration de lieux non théâtraux, qui a souvent été la « marque de commerce » de Momentum. *Les Dishwashers* ont donc été créés aux Ateliers Jean-Brillant. Cet ancien édifice industriel de la fin du XIX^e siècle, qui était à l'époque un atelier de réparation ferroviaire, abrite maintenant les installations de l'artiste visuel Jean Brillant. Ce vaste espace, architecture imposante de béton et de poutres d'acier, convenait parfaitement à l'esprit et à l'esthétique que j'avais en tête. Nous avons utilisé une toute petite partie de cet immense espace pour le dispositif scénique, de la même façon que les personnages de la pièce ont décidé de limiter leur vie. La pièce traitant de la nature abrutissante du travail, de la futilité de l'expérience humaine où l'homme, minuscule pion sur un échiquier immense, se débat (ou non) et cherche un sens à cette existence sur laquelle il n'a pas de prise, cet espace industriel chargé de sens par des décennies de labeur s'est révélé l'endroit idéal. Le spectateur pouvait échapper en quelque sorte à sa fonction mondaine de voyeur de la chose culturelle, et décider de l'angle sous lequel il voudrait bien observer l'objet théâtral s'offrant à lui. Les placiers ainsi qu'un maître d'hôtel vêtu d'un smoking impeccable (référence au statut de privilégié des clients du restaurant imaginé à l'étage au-dessus) leur offraient, en effet, un menu où les chaises se déclinaient en deux variations : stable et confortable, ou légère et portable. Le client, ayant fait son choix de chaise à l'entrée de l'édifice, la prenait alors et décidait ensuite de l'endroit où il voulait s'asseoir. On lui donnait le droit de changer de place à sa guise durant la représentation, ou même de rester debout, question de changer sa perspective sur l'espace scénique qui offrait la possibilité d'être observé sur 270°. Nous avons fait le pari qu'en accordant aux spectateurs la liberté de se déplacer, ils se





DRESSLER – Un jour tu vas réaliser qu'il y a très peu d'opportunités d'aller vers le haut. Fait que faut que tu voies l'opportunité comme quelque chose qui s'passe sur les côtés. Laquelle de ces assiettes mérite d'être ramassée en premier ? Sont toutes pareilles. Si t'étais une assiette, comment tu t' sentirais ?

EMMETT – Une assiette ?

DRESSLER – Assis là, en attendant ton tour.

EMMETT – Je ne pense pas qu'une assiette s'assoit et attend son tour.

DRESSLER – Non ; mais nous, oui. On s'assit toute pis on attend notre tour ; pis si notre tour vient pas ? Qu'est-ce qui s'passe ? Est-ce qu'on va dire qu'attendre, c'était une perte de temps ? C'est possible qu'on attende toute notre vie, pis après ? À la fin. Comment on accepte ce qu'on est devenu, si on est devenu rien ?

EMMETT – On accepte pas.

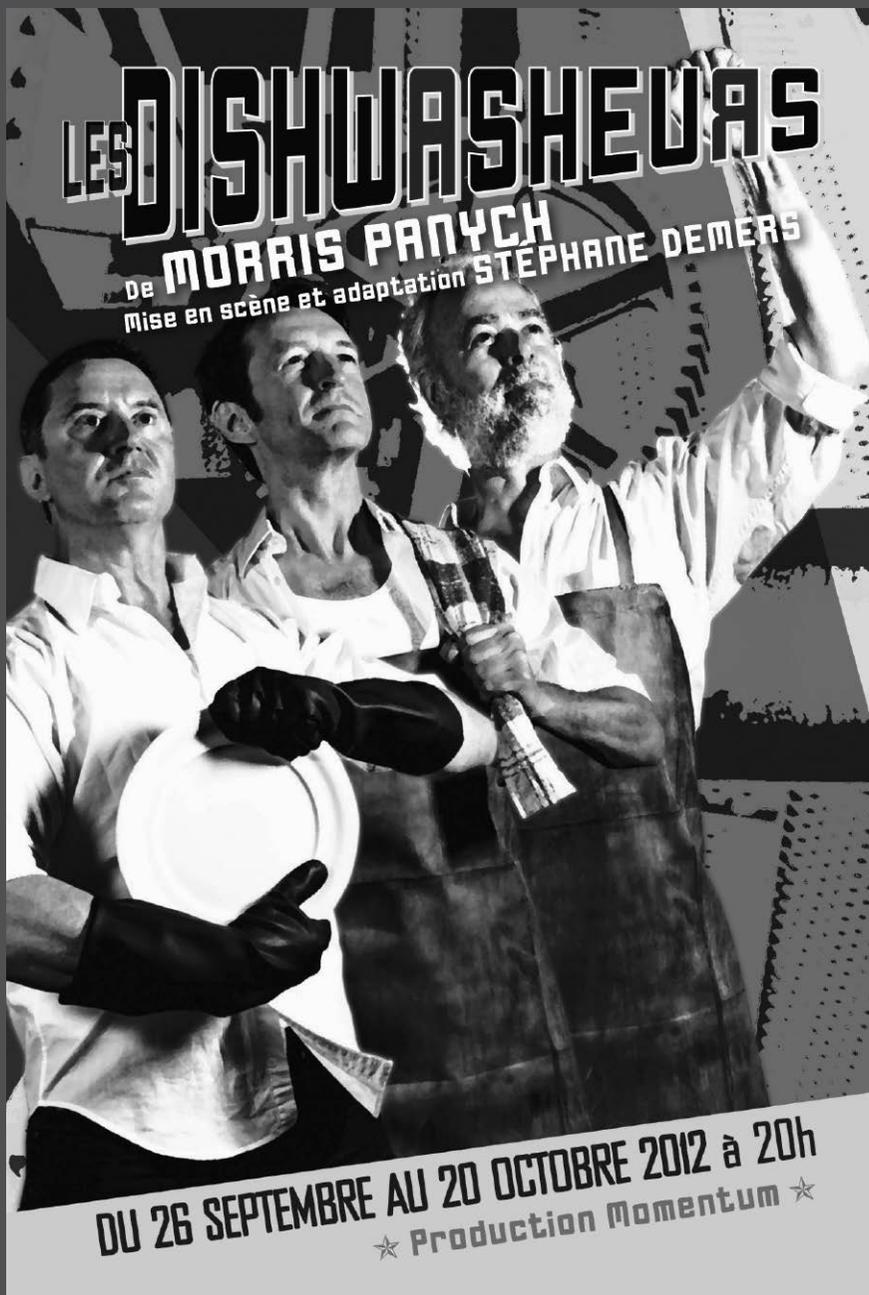
DRESSLER – As-tu déjà regardé un homme mourir ? Tu sais ce qui arrive, *new guy* ? Y expire. *That's it*. L'air sort, pis y revient jamais ; et tout ce qu'il a toujours été, il l'est plus. Mon père a levé sa tête, il m'a regardé et m'a dit : « Dressler ma vie a servi à rien. » Ç'a été ses dernières paroles. Je suis resté assis là à penser – ben, c'est vrai, mais seulement parce qu'y a cru qu'a l'aurait pu servir à quelque chose. Y aurait voulu être couturier, et pis – ben, ça, c'est une longue histoire. *The point is* j'veux pas me retrouver sur mon lit de mort en train de regretter. Je veux mourir en ayant la satisfaction de savoir que j'aurai accompli exactement ce que j'avais décidé d'accomplir : très peu ; mais à la perfection.

Les Dishwasheurs de Morris Panych,
adaptés et mis en scène par Stéphane Demers
(Momentum, 2012).
Sur la photo : Jacques L'Heureux, François Papineau
et Stéphane Crête. © Caroline Hayeur.

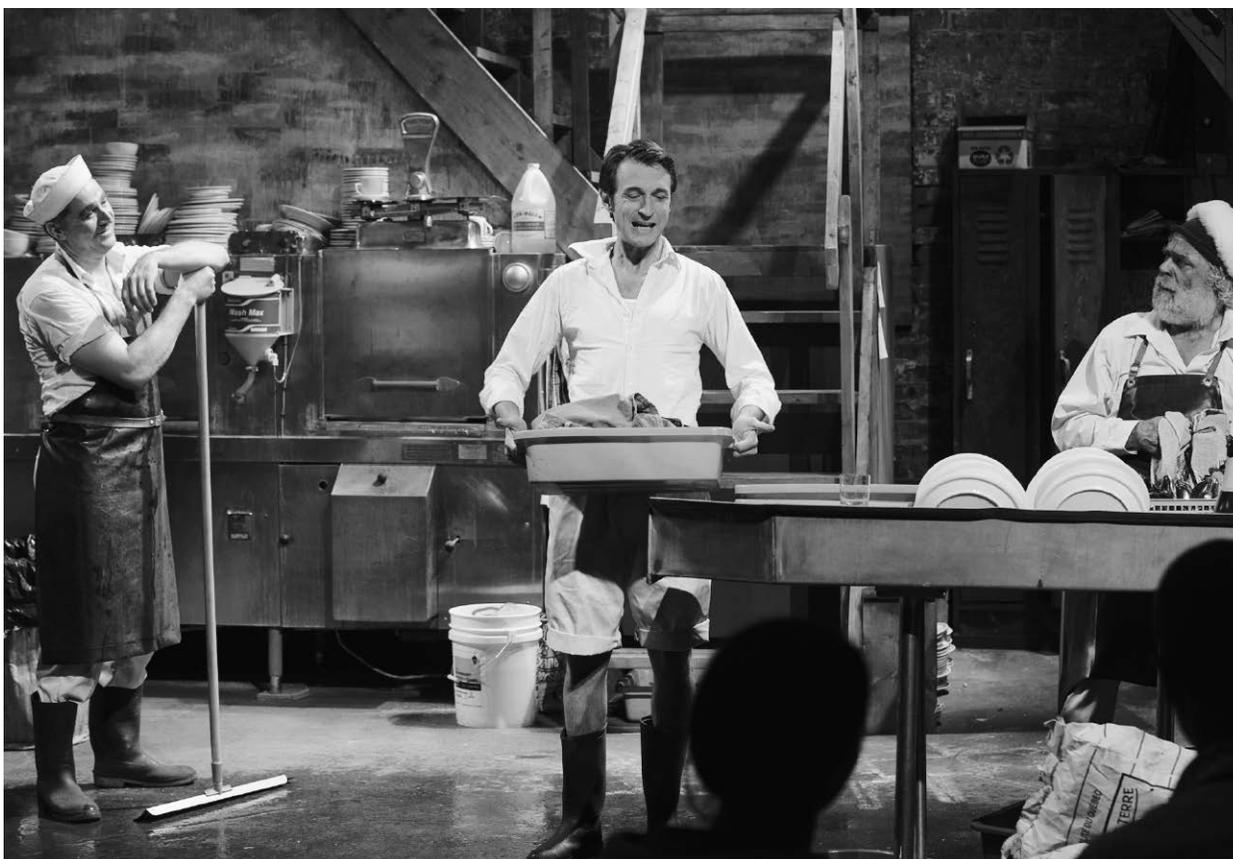
LES DISHWASHEURS

De MORRIS PANYCH

Mise en scène et adaptation STEPHANE DEMERS



DU 26 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 2012 à 20h
★ Production Momentum ★



Les Dishwasheurs de Morris Panych, adaptés et mis en scène par Stéphane Demers. Spectacle de Momentum, présenté aux Ateliers Jean-Brillant, à Saint-Henri, à l'automne 2012. Sur la photo : François Papineau, Stéphane Crête et Jacques L'Heureux. © Caroline Hayeur.

responsabiliseraient d'une certaine façon face à l'expérience théâtrale qu'ils allaient vivre. Force est de constater l'échec de cet essai : sur l'ensemble des représentations, une poignée de spectateurs seulement ont osé se défaire du réflexe pavlovien qui consiste à rester sagement assis au même endroit tout le long d'un spectacle. Une « laisse » virtuelle qui n'était pas sans rappeler l'absurdité de n'utiliser comme scène qu'une infime partie de cet immense espace.

Le théâtre de Morris Panych a une parenté avec le théâtre dit « de l'absurde », celui de Beckett, d'Ionesco ou encore de Pinter. Mais, là où les dramaturges des années 50 se servaient le plus souvent de canevas où régnaient le surréel et l'illogisme pour rendre compte de la condition humaine, vue comme essentiellement dénuée de sens, Panych, lui, se sert du réel, ou plutôt crée « un réel » où les enjeux, les personnages, les lieux sont toujours parfaitement cohérents. Une cohérence étrange, semblable à celle qui orchestre parfois nos rêves. ■